

Lè mâidzo

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 34

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189926>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

d'être chanté par un Homère. Tout à coup, au milieu d'une charge brillante fournie par les cuirassiers, Millot voit Murat enveloppé par un peloton de dragons de la garde impériale russe. Sans s'effrayer du nombre, l'intrépide brigadier pousse son cheval et s'élance au secours du prince. Au même instant, celui-ci tombe ; une de ses jambes, prise sous le ventre de son cheval expirant, l'empêche de se relever. C'est fait de lui !

Mais Millot a mis pied à terre. Il frappe d'estoc et de taille, tuant et blessant. C'est un nouveau Briarée ; il semble avoir cent bras qui frappent en même temps. Il délivre Murat et l'aide à monter sur un cheval abandonné. Mais une des bottes du grand duc — des bottes de maroquin rouge brodées d'or ! est restée sous la monture.

Millot s'en aperçoit et, au lieu de suivre Murat qui s'éloigne, il se rejette dans la fournaise sanglante afin d'arracher aux Russes ce précieux trophée. Le combat est terrible. Les dragons russes, revenant à la charge, font pleuvoir sur le brigadier une grêle de balles et l'accablent à coups de sabre. Son casque est brisé ; son sang coule ; il en est aveuglé. Mais il combat sans reprendre haleine, pare, vient à se dégager et, possesseur de la botte conquise, il saute à cheval et rejoint son régiment.

Toute l'armée avait été témoin de cette lutte d'un seul homme contre une armée. Murat, toujours placé au milieu du danger, avait eu un second cheval tué sous lui. La nuit seule mit fin au combat. Alors les Russes, en pleine déroute, laissèrent encore cette fois les aigles françaises victorieuses maitresses du champ de bataille.

Le soir même, le grand duc de Berg passa la revue de toute la cavalerie placée sous son commandement. Il s'arrêta devant le front du 8^e cuirassiers et adressa au régiment des paroles flatteuses sur sa belle conduite.

— Prince, dit tout à coup le colonel, qui venait de remarquer que Murat n'avait qu'une botte, seriez-vous blessé ?

— Je n'ai pas eu cet honneur aujourd'hui, répondit Murat. Quant à la botte qui me manque, il est un de vos soldats qui sait ce qu'elle est devenue, et j'espère bien que ce brave est encore des vôtres et qu'il n'a pas succombé.

— La voilà, votre botte, s'écria au même instant une voix de stentor.

Et Millot, tenant la bride de son cheval d'une main, son sabre de l'autre et la botte entre les dents, sort des rangs.

— Vive Dieu ! ma botte n'est pas prisonnière, s'écrie gaiement le futur roi de Naples en sautant à bas de son cheval. Viens, mon brave, viens que je t'embrasse, car aujourd'hui tu m'as sauvé la vie.

Le prince et le brigadier s'embrassèrent.

— Et maintenant, dit Murat en chaussant sa botte, viens que je te présente à l'Empereur.

A son arrivée au quartier impérial, Murat fut introduit auprès de son beau-frère, qu'il trouva à diner.

— Sire, dit-il, permettez-moi de présenter à Votre Majesté l'un des plus intrépides soldats de votre armée.

Napoléon leva la tête et regarda fixement Millot dont le front était encore ensanglanté.

— Qu'a donc fait cet homme ?

— Sire, il m'a sauvé la vie.

Murat raconta à l'Empereur l'acte héroïque du cuirassier.

— Je savais cela, dit l'Empereur qui, en même temps, se découvrit et fit un geste amical à Millot.

— Mais, Sire, ce n'est pas tout !

— Qu'y a-t-il encore ?

Le grand duc conta à son tour l'histoire de sa botte perdue et reconquise. Pendant ce récit, Napoléon souriait.

— Comment vous nommez-vous ? demanda-t-il au cuirassier, lorsque son beau-frère eut achevé sa narration.

— Millot, Sire.

— Eh bien, brigadier Millot, asseyez-vous là, en face de moi. Je veux que vous buviez à ma santé.

— Un instant après, le simple brigadier choquait son verre contre ceux de Napoléon et du prince.

— Millot, reprit l'Empereur, je te nomme chevalier de la Légion d'honneur.

— Merci, mon Empereur !...

— Et maintenant, va faire penser tes glorieuses blessures.

Lorsqu'ils furent seuls, Napoléon dit à Murat :

— J'espère que vous ne perdrez pas de vue cet homme !

Murat attacha à sa personne Millot, pour qui chaque bataille fut l'occasion d'une action d'éclat. Mais l'Empire tomba, et Millot, que Victor Hugo avait surnommé le Bélisaire de la Grande-Armée, Millot âgé, couvert de blessures, aveugle et sans fortune, mourut misérablement, sans avoir pu obtenir de la Restauration ni du gouvernement de Juillet un morceau de pain !

LÉON DUPORTAL.

Lè mândzo.

Lè mândzo sont dâi z'hommo bin coumoudo po vo remettre la copetta se l'a étâ remoâie, âo po vo rabistoquâ on bré se l'est rontu ; mâ quand l'est qu'on a mau per dedein la carcasse, la mâiti dâo teimps ne lâi vayont què dâo fû et dè la paille dè fai. L'est veré que faut ètrè dè bon compto et que quand bin sont gaillâ bin èduquâ su totès lè maladi ein *ique* et ein *zê*, ne sont portant pas sorciers et pâovont pas adé savâi âo justo se faut sagni âo pourdzi, kâ l'ont bio cognâitrè ti lè z'ou et tot lo dedein de n'hommo, sont coumeint lè cormorans, que cognassont totès lè tserrâirès, mâ que ne sâvont pas cein que sè passè dein lè mâisons. Mâ cliâo tsancro dè mândzo font adé asseimblant d'ètrè sù dè l'âo coup, que bin soveint on s'ein portèrâi mî dè fèrè lo contréro dè cein que diont, tot coumeint Gregnolet.

Stu Gregnolet avâi tot bounameint on gros rhonmo et sa fenna, qu'étâi gaillâ ein couson dè l'ourè toussi lo sapin et gorgossi quand socliâvè, fâ veni lo mândzo que lâi baillè on remido po 'na maladi ein *ique*. Gregnolet, po ti lè diablo, n'a pas volliu que sa fenna aulè queri la drouga, et s'est gari.

Cauquiè teimps ein après, lo mândzo, que passâvè pè lo veladzo, vâi Gregnolet eintsapliâ sa faulx et sè peinsâ : parait que va mî. S'approutsè dè li et lâi fâ :

— Eh bin ! cein va-te ora ?

— Oh ! grand maci, monsu lo mândzo, va bin.

— Cé remido que vo z'é bailli étâi-te bin crouî à preindrè ?

— Oh ma fâi, n'ein sé rein.

— Coumeint ! vo ne l'âi pas prâi ? vo n'âi pas sédiu me n'ordonnance ?

— Na fâi na ! kâ se l'avé sédiâ, mè saré cassâ lo cou et saré âo cemetiro.

— Et porquiè ?

— Paceque l'é tsampâie avau la liquierna dâo guelatâ.